

Je trouve l'avantage bien mince, et l'inconvénient d'arriver le second me semble bien imperceptible.

Le vrai malheur est que la foule établit, malgré elle, une association d'idées entre les signes extérieurs du luxe qu'elle aperçoit et le mérite intrinsèque qu'elle attribue aux individus. Dès lors, en poursuivant la fortune, on ne poursuit plus seulement le bien-être dont notre mollesse est si jalouse, mais encore cette sorte de considération qui s'attache à l'argent, dernier effort de notre civilisation pour respecter encore quelque chose.

Si, grâce à l'indulgence de notre époque pour les écus, la position d'un homme s'agrandit véritablement dès qu'il a eu la chance d'atteindre les hauts sommets de la fortune, le parvenu n'en demeure pas moins ce qu'il était la veille du jour où, pour parler comme M. Benoiton, "il arrivait à Paris avec quarante sous dans son gousset." On est également médiocre dans la fortune comme dans la pauvreté. Je vais même plus loin. Je crois que la fortune, par le relief qu'elle donne à la sottise, réussit à la faire paraître plus ridicule, absolument comme une beauté surannée parvient à se vieillir encore par ses ajustements de mauvais goût.

Je ne sais si le nouvel enrichi a conscience de son infériorité personnelle, eu égard au rôle que son argent l'appellerait à jouer; mais ce que je sais, c'est qu'il a soif de considération, d'honneur, de renommée. Une sorte d'instinct, très-sûr en pareil cas, lui dit tout bas que ces choses-là, telles qu'il les envie et qu'il les souhaite, ne sauraient ni se mériter par la fortune ni surtout s'acheter à beaux deniers comptants. Il lui faut, malgré lui, renoncer à la réalité de ces triomphes et

se contenter de leur fantôme, accepter le plus souvent la notoriété à la place de la réputation, l'envie qui le poursuit ou la bassesse qui le flatte à la place de l'admiration ou du respect. Le pauvre riche sent alors, malgré la situation qui lui est faite, tout ce que cette supériorité de la fortune à d'inconstant et d'éphémère. Il faut qu'il recommence chaque jour sa comparaison pécuniaire avec autrui, qu'il ait à chaque instant les pièces à la main pour bien prouver et bien établir le chiffre de sa fortune. C'est à ce prix seulement qu'il achètera chaque matin la considération dont il jouira jusqu'au soir. Or, comme on ne peut pas avoir toujours sur soi ses livres de commerce, le bilan de son inventaire, le relevé de son portefeuille, il a bien fallu imaginer, dans la pratique, un signe extérieur qui révélât ces triomphes du comptoir et cette supériorité de la bourse. Ce signe, c'est le luxe, avec ses prodigalités et ses recherches, avec cette facilité à dissiper l'argent, qui indique tout à la fois avec quelle promptitude on le gagne ou avec quelle abondance on le possède.

## VIII

Une fois engagé dans cette direction et provoqué par ces motifs, le luxe ne tarde pas à changer de caractère.

Il était d'abord, comme on le voit, une sorte de langage extérieur dont la fortune se servait pour se révéler à autrui et pour frapper les imaginations.

Tant que le luxe n'exécède pas les facultés et la part véritablement disponible des revenus acquis, il demeure une jouissance.

Mais l'homme ne tarde pas à rencontrer, là comme ailleurs, la pente sur laquelle toutes ses actions se trouvent incessamment suspendues.

\* Acte I scène VII.